

Le Nouvel Observateur, 6 mars 2014

Avec ses poings, avec ses pieds, avec ses coudes et ses genoux, sur le ring Eddie se bat. Il le dit, dans la Vie comme pour la boxe, il faut avoir une stratégie. Eddie est encore presque un gamin, c'est à lui qu'il revient d'ouvrir ce film qui montre des gens en lutte. Sans crier, sans faire de bruit, sans se plaindre, tous gens de Givors, 20 000 habitants, 450 kilomètres de Paris, du côté de Lyon. Tous en situation difficile, comme cette femme qui se sent « exclue de tout », qui depuis deux mois ne peut plus lire — pas d'argent pour s'acheter de nouvelles lunettes — et dont le seul plaisir désormais est de donner du pain rassis aux canards, aux cygnes, aux ragondins, elle qui se nourrit de patates, de pâtes... « Et puis le reste, on ne le dit pas, ce qu'on mange. »

Voilà, on ne le dit pas, peut-être les mots manquent-ils, vu que «des travailleurs pauvres, avant, ça n'existait pas ». En ce début de XXI^e siècle ça existe. Ce sont eux que filment Duret et Santana, leurs gestes, leurs regards, leurs sourires, comme ils filment ceux qui les aident. La misère qu'ils ont captée naguère au Brésil, ils l'observent aujourd'hui en France, elle ne cesse de grandir, et ça va vite, très vite. La misère, vraiment ? Non, sourit une femme employée à trier des poireaux, « la misère, c'est les gens qui dorment dehors ». Au cinéma, trop loin ou trop près, c'est flou, on ne voit rien, on n'entend pas. Jean-Pierre Duret, l'ingénieur du son des plus grands, de Pialat aux Dardenne, et sa compagne Andrea maintiennent en permanence la bonne distance. Ils donnent à voir et à entendre, ils n'expliquent rien et on comprend tout, on voudrait que le film dure encore des heures et en même temps qu'il s'arrête, pas faute de combattants, non, mais faute de ces malheurs-là à combattre.

Pascal Mérigeau